

LA REVUE D' Auroville

NUMÉRO 58, AVRIL 2023



© KRIPA BORG

É D I T O R I A L

En 1584 le poète Pierre de Ronsard s'adresse à ceux qui abattent les arbres sans réaliser que ce sont des êtres vivants et conscients. Il parle de cet acte comme d'un « sacrilège meurtrier », un crime bien pire que celui d'un voleur. Il déplore la disparition de la forêt, s'adresse à elle en un adieu émouvant et raconte les sentiments des passants altérés, brûlés par le soleil, qui accusent ses « meurtriers ». Il ne critique pas tant les bûcherons que les hommes, « peuples vraiment ingrats qui n'ont su reconnaître » les bienfaits que leur ont apportés ces arbres, « peuples vraiment grossiers

De massacrer ainsi leurs pères nourriciers ! »

Quatre cent cinquante ans plus tard la terre est de plus en plus brûlée par le soleil et les hommes de plus en plus ingrats. Un exemple douloureux en est le saccage de cet endroit magique d'Auroville qu'était Darkali, aux mains de fanatiques du cercle parfait. Pour ces individus qui s'imaginent que le supramental va descendre dès que leur route en béton sera construite, les arbres ne sont que des numéros sur un plan. Belle avancée depuis Ronsard ! Les anciens voyaient des divinités dans les arbres. Les modernes y voient des éléments indispensables à la vie.

Mais ici à Auroville, « la ville dont la terre a besoin », on voit les arbres comme **des empêcheurs de tourner en rond**, littéralement ! Comme des obstacles sur le tracé circulaire qui changera le sort du monde. Par conséquent ils doivent être sacrifiés sur l'autel du supramental. Le bon sens nous dit qu'en modifiant de six mètres seulement le tracé de la future route, comme l'avaient proposé les responsables de Darkali, on aurait pu éviter ce massacre et en même temps on aurait sauvé des réserves d'eau précieuses.

Mais foin du bon sens quand on agit pour la descente du supramental !

□
CD



© KRIPA BORG

En haut : bannière pour dénoncer l'absurdité de l'action. Au milieu, décoration pour le meeting du 16 mars constituée d'éléments ramassés à Darkali après le massacre. En bas spectacle de désolation.

SOMMAIRE

p. 3	La force d'Auroville
p. 5	Mère et la double nationalité
p. 10	Un autre monde
p. 13	« Voyageur aux Grandes Indes »
p. 19	Ça bouge chez les femmes !

Écoute, bûcheron

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.

Tout deviendra muet, Echo sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras le silence, et haletants d'effroi
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.
Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le coeur étonner,
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta.
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées.
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui, brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens.
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître ;
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
Ô dieux, que véritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne ;
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

Pierre de Ronsard, Élégies, 1584



La force d'Auroville

Maël est cet Aurovillien, né à Auroville, membre du Working Committee, qui récemment a reçu une obligation de quitter le territoire indien. Pourquoi a-t-il été expulsé, personne ne le sait précisément mais on suppose qu'il s'était exprimé un peu trop franchement.

L'existence même d'Auroville est un miracle. Un miracle par son histoire, par la persévérance de ses pionniers ; un miracle par son idéal, son aspiration, son futur rêvé. Surtout, un miracle par son présent : ce mystère qui rend possible l'impossible, qui a vu Auroville survivre aux assauts répétés des intérêts privés, des tentatives de récupération mercantiles ou sectaires. Malgré les désaccords et les conflits qui ont toujours ponctué son existence, aujourd'hui encore Auroville vit, vibre, croît et progresse.

Si le secret de ce miracle toujours renouvelé est inexplicable – et c'est très bien ainsi – peut-être peut-on réfléchir à ce qui fait la force d'Auroville, sa résilience.

La première tentative de la nouvelle administration a été de morceler la communauté, de diviser les habitants, de leur mettre un bâillon. Trouver les points d'opposition, identifier les creux et s'y glisser. Élargir les interstices, en

faire des fissures puis des précipices. Pourtant, à mesure que les attaques sur le tissu social d'Auroville se déroulaient, ce que l'on a pu observer c'est une montée de la fraternité et de la sororité, du sentiment d'appartenance commun. On a pu redécouvrir une solidarité partout présente, que ces 18 mois de bouleversements ont su extirper du sommeil un peu comateux dans lequel elle avait été plongée au cours de la dernière décennie. Les réunions et décisions de l'Assemblée des Résidents ont battu les records de participation, avec parfois plus d'un millier de votants. Les Auroviliens dont la maintenance¹ a été arrêtée ont été financièrement soutenus par d'autres, plus aisés. Des potlucks géants et d'autres événements spontanés ont été organisés pour partager un repas, un sourire, un peu de chaleur.

Lorsque j'ai reçu ma 'Leave India Notice', j'ai été profondément touché par l'intensité du soutien reçu. J'ai été ému par les messages que l'on m'a envoyé – de solidarité, de chagrin ou d'espoir. J'ai été ému par les dizaines d'embrassades et de hugs, par les centaines de personnes réunies pour chanter « One Day ». Ce qui se trouve tant à la racine qu'à la cime de nos humanités, c'est l'amour. C'est

1. Maintenance : revenu qui sert à couvrir les frais de base des Auroviliens.

la force qui guide, qui rassemble. Sans cette volonté d'unir, de faire communauté, Auroville ne serait rien. Et c'est là sa plus grande force.

Cette volonté-là tournerait pourtant à un cauchemar de conformité et d'uniformité si elle ne se fondait pas en premier lieu sur la diversité qui l'accompagne. Auroville est riche, et cette richesse se trouve dans la foulditude d'histoires et d'espoirs, de blessures et d'opportunités de les transcender. C'est parce que nous sommes tous si différents, si résolument parfaits dans nos imperfections que l'expérience prend sens, qu'elle peut avoir lieu. Ce chaos humain fait aussi partie de notre force. Pas encore « divine », l'anarchie Aurovillienne est parfois incompréhensible et frustrante. C'est pourtant aussi ce qui lui permet d'être organique, flexible, vivante : ce qui n'est pas assimilable par le mental est aussi plus dur à coopter pour les adeptes de récupération autoritaire. Ce qui à Auroville résiste à la réappropriation des marchands d'esprit, c'est ce qui échappe à leur contrôle. Le Nouveau Monde n'émerge pas d'un gouvernement du mental, d'une forteresse trop étriquée ; il émerge d'une forêt vierge, d'un terrain de jeu, d'une aire de terre. De cette page blanche, et de la volonté de progrès qui l'accompagne. Pour le dire autrement, la résilience d'Auroville se trouve tout autant dans notre diversité débordante que dans notre capacité à nous remettre en question, sans toutefois perdre de vue ce qui nous rassemble plus au fond.

Et puis bien sûr, il y a Mère – sous toutes ses formes. Celle qui vous regarde intensément depuis les murs de la Solar Kitchen, posée là comme un aplat qui rassure. Celle qui vous rappelle par ses Agendas que vous êtes là pour une raison, qu'il y a encore tant à faire – et c'est tant mieux. Celle qui est présente dans tout ce qui vit, cette Mère Nature que les premiers aurovilliens ont aidé à fleurir, malgré la terre aride et dépouillée qui les avait accueillis. Cette force-là dépasse de loin les autres : Sa main bienveillante qui nous cueille, nous abrite et nous guide, parfois même malgré nous.

La Force d'Auroville, sa Grâce, se trouve tout à la fois dans nos humanités belles et étriquées, et dans ce qui nous attend un peu plus loin sur le chemin. Un parcours inconnu, qui se dessine sous nos pas, et dont la découverte est la seule aventure qui fasse encore sens aujourd'hui, en pleine crise planétaire et humanitaire.

La Force d'Auroville, c'est cette distance à parcourir – avec pour seule force motrice l'amour. L'amour est toujours affaire de miracles, et les miracles sont toujours affaire de silence.

□

Maël

« Le malheur, c'est quand on est résigné »

... Mais il y a tant d'hommes qui sont satisfaits de leur mensonge, de leur laideur, de leur étroitesse, de toutes ces choses. Ils sont satisfaits. Quand on leur demande d'être autrement... Ce domaine dans lequel je suis en investigation maintenant, oh !... Je passe des nuits entières à visiter certains endroits, avec des gens que je connais ici matériellement (à l'Ashram), et que je retrouve là-bas. Il y en a tant qui sont parfaitement satisfaits de leur... de leur infirmité, de leur incapacité, de leur laideur, de leur impuissance.

Et ils protestent quand on veut les faire changer !

Encore la nuit dernière, je suis descendue là-dedans... C'était tellement gris et terne et... ouf ! et banal, sans vie. Quand on leur dit cela, ils vous répondent : « Mais non ! c'est très bien comme cela, c'est vous qui vivez dans des rêves ! »

Enfin, on en sortira.

Ah ! tant que cela vous paraît tout à fait naturel, on ne peut pas en sortir. C'est cela le malheur, c'est quand on est résigné. On voit cela : quand on revient en arrière à des états de conscience précédents, on voit que tout cela vous paraissait, sinon tout à fait naturel, du moins presque obligatoire – n'est-ce pas, « c'est comme ça », « il faut prendre les choses comme elles sont ». Et on ne pense même pas ; on prend les choses comme elles sont, on s'attend à ce qu'elles soient comme elles sont ; c'est l'étoffe de chaque jour qui se répète inlassablement. [...] Eh bien, cet état-là est très dangereux, cet état d'endurance : cette endurance qui ne se laisse bouleverser par rien. Et c'est pourtant indispensable, parce qu'il faut tout accepter avant de pouvoir rien transformer.

C'est ce que Sri Aurobindo avait toujours dit : d'abord il faut tout accepter – accepter comme venant du Divin, comme la Volonté divine ; accepter sans dégoût, sans regret, sans chagrin, sans aucun énervement. Accepter avec une égalité parfaite. Et c'est seulement après cela que vous pouvez dire : maintenant nous allons travailler pour que ça change.

Mais travailler pour changer avant d'avoir atteint à l'égalité parfaite, c'est impossible. C'est cela que j'ai appris pendant ces dernières années.

Et pour chaque détail c'est comme cela. D'abord : « Que Ta Volonté soit faite », et puis, après, « La Volonté de demain » : ça, ça disparaîtra. Mais d'abord accepter.

C'est pour cela que c'est long. Parce que ceux qui acceptent facilement ils sont... ils se laissent comme encroûter, ensevelir là-dedans : ils ne bougent plus. Et ceux qui voient l'avenir, qui voient ce qui doit être, ceux-là ont de la difficulté à accepter : ils renâclent, ils protestent, ils regimbent – et alors ils n'ont pas de pouvoir.

L'Agenda de Mère, 17 décembre 1960

Mère et la Double Nationalité

Dès le début de nos déboires actuels avec l'administration d'Auroville, un sujet occupe les esprits : le gouvernement indien, ou plutôt un des ses agents, peut-il annuler à tout moment les visas ou les permis de séjour normalement accordés aux Auroviliens – par là même mettant en péril le séjour des « étrangers », dont la participation à Auroville dépend de ces mêmes documents. Sujet épineux pour une grosse majorité des Auroviliens. Mais rien n'est nouveau sous le soleil. Il y a près de 70 ans le sujet de la nationalité, et en particulier de celle de Mère, était l'objet d'un échange de lettres au plus haut niveau de l'État indien.

C'est par hasard que Claude Arpi a trouvé un dossier sur le sujet aux Archives nationales de l'Inde (National Archives of India).

Cet article, après une brève introduction historique, montre le peu de progrès qui a été fait sur le sujet depuis août 1954.

La Conférence de Genève sur l'Indochine et les Établissements français en Inde

Il est nécessaire en effet de rappeler le contexte historique : les États indiens et français sont alors à la recherche d'une solution permanente pour l'avenir des Établissements français en Inde, que l'on appelait alors les « Comptoirs ».

Une remarque faite en passant à un ami par François Baron, l'ancien Gouverneur des Indes françaises, est intéressante : « Le sort des comptoirs s'est joué à la Conférence de Genève et c'était un « deal » [un marché] entre Mendès France et Nehru. »

Cela semble vouloir dire que l'Inde a aidé la France à trouver une solution pour son retrait de la péninsule indochinoise et, en contrepartie, la France a accepté de se retirer de ses « Comptoirs ».

C'est un fait qu'une fois les accords de Genève conclus en juillet 1954, Mendès France donna immédiatement son accord pour rouvrir des négociations à propos des Établissements français en Inde. Paris se rendait bien compte que la situation dégénérerait très vite sur le terrain.

C'est finalement à l'aube du 21 juillet que l'accord sur l'Indochine devait être signé, juste à temps pour respecter la date que s'était fixée le Président du Conseil français pour arriver à une solution. Mendès France avait gagné la première partie de son pari.

Maintenant, le Président du conseil devait tenir ses promesses pour les Comptoirs. Ce qui fut fait dans les semaines qui suivirent.

Une Déclaration

C'est dans ces circonstances que le 15 août 1954, Mère fit une déclaration importante ; ses mots résonnent encore aujourd'hui pour beaucoup qui, bien qu'étrangers de naissance, ont choisi l'Inde pour y vivre et y réaliser ce Rêve nommé Auroville.

Mère écrivit : « Je veux marquer ce jour par l'expression d'un désir entretenu depuis longtemps : celui de devenir citoyenne de l'Inde. Dès ma première venue en Inde, en 1914, je sentis que l'Inde était ma vraie patrie, le pays de mon âme et de mon esprit. J'avais décidé de réaliser ce désir aussitôt que l'Inde serait libre. Mais j'ai dû attendre en raison des lourdes responsabilités que j'exerce ici, à Pondichéry, en liaison avec l'Ashram. Maintenant le moment est venu pour moi de me déclarer. »

Elle expliquait sa démarche par sa présence à l'Ashram à Pondichéry et par sa collaboration avec Sri Aurobindo, qui avait quitté ce monde quatre ans plus tôt : « J'ai l'intention de montrer que la vérité réside dans l'union plutôt que dans la division. Rejeter une nationalité pour en adopter une autre n'est pas une solution idéale. J'espère donc être autorisée à adopter une double nationalité, c'est-à-dire rester Française tout en devenant Indienne. »

La Mère de nationalité française, d'ascendance juive et égyptienne, écrivait donc : « Je suis Française de naissance et de première éducation. Je suis Indienne par choix et prédilection. Dans ma conscience, il n'existe aucun antagonisme entre les deux, au contraire, ils se combinent très bien et se complètent mutuellement. Je sais aussi que je pourrai être également utile aux deux pays, car mon seul but dans la vie est de donner une forme concrète au grand enseignement de Sri Aurobindo et, dans son enseignement, il nous révèle que toutes les nations sont essentiellement une et destinées à exprimer l'Unité divine de toute la terre à travers une diversité organisée et harmonieuse. »

Sa démarche était au cœur de l'idéal de l'unité humaine, encore premier objectif d'Auroville.

Les tentatives d'Indra Sen

Avant de publier sa déclaration toutefois, Mère décide d'envoyer un ashramite, Dr Indra Sen, à Delhi afin d'informer le Président de la République indienne (et chef de l'État indien), le Dr Rajendra Prasad, de sa demande.

Après la visite d'Indra Sen, le Président écrit le 6 août 1954 à Jawaharlal Nehru, le Premier ministre, l'informant qu'il a été prévenu que Mère souhaitait publier une déclaration le 15 août : « J'ai dit au Dr Indra Sen qu'en dehors des formalités légales concernant la citoyenneté, les personnes comme elles ont toujours été considérées comme

Mysore.
8th August, 1954.

My dear Jawaharlalji,

The other day I received here a gentleman of the name of Dr. Indra Sen, who was formerly a Professor of philosophy in the Delhi University but since 1945 has been living as an inmate in the Aurobindo Ashram at Pondicherry. He came with a communication from the 'Mother'. She wishes to publish a statement, a copy of which I am enclosing, on the 15th August. I told Dr. Indra Sen that legal formalities about the citizenship apart, persons like her have always been looked upon as belonging to us. This is just to inform you in advance of what she proposes to do on that day. I do not think anything has to be done about it. She has written out the statement in her own handwriting and sent to me as she felt that it was a matter which should be brought to the notice of the President.

Yours sincerely,



Shri Jawaharlal Nehru,
Prime Minister,
New Delhi.

Lettre du Président, Rajendra Prasad, à Jawaharlal Nehru, le 8 août 1954 (NAI)

nous appartenant. »

Cela signifie que Rajendra Prasad considérait Mère comme « indienne ».

Le Président explique : « Cette lettre a seulement pour but de vous informer à l'avance de ce qu'elle se propose de faire ce jour-là. Je ne pense pas qu'il faille faire quoi que ce soit à ce sujet. Elle a rédigé la déclaration de sa propre main et me l'a envoyée car elle a estimé que c'était une question qui devait être portée à la connaissance du Président [de la République]. »

Trois jours plus tard, Nehru répondait assez sèchement : « J'ai reçu votre lettre à laquelle est jointe une note de la dame qui s'appelle la Mère à l'Ashram d'Aurobindo. »

Cela montre un manque de respect évident de la part du Premier ministre, qui ajoute : « Pour autant que je sache, il n'est pas possible pour une personne, en droit, d'être à la fois citoyenne de l'Inde et de la France. Si elle est actuellement citoyenne française, elle le restera en droit, à moins qu'elle ne change d'avis. »

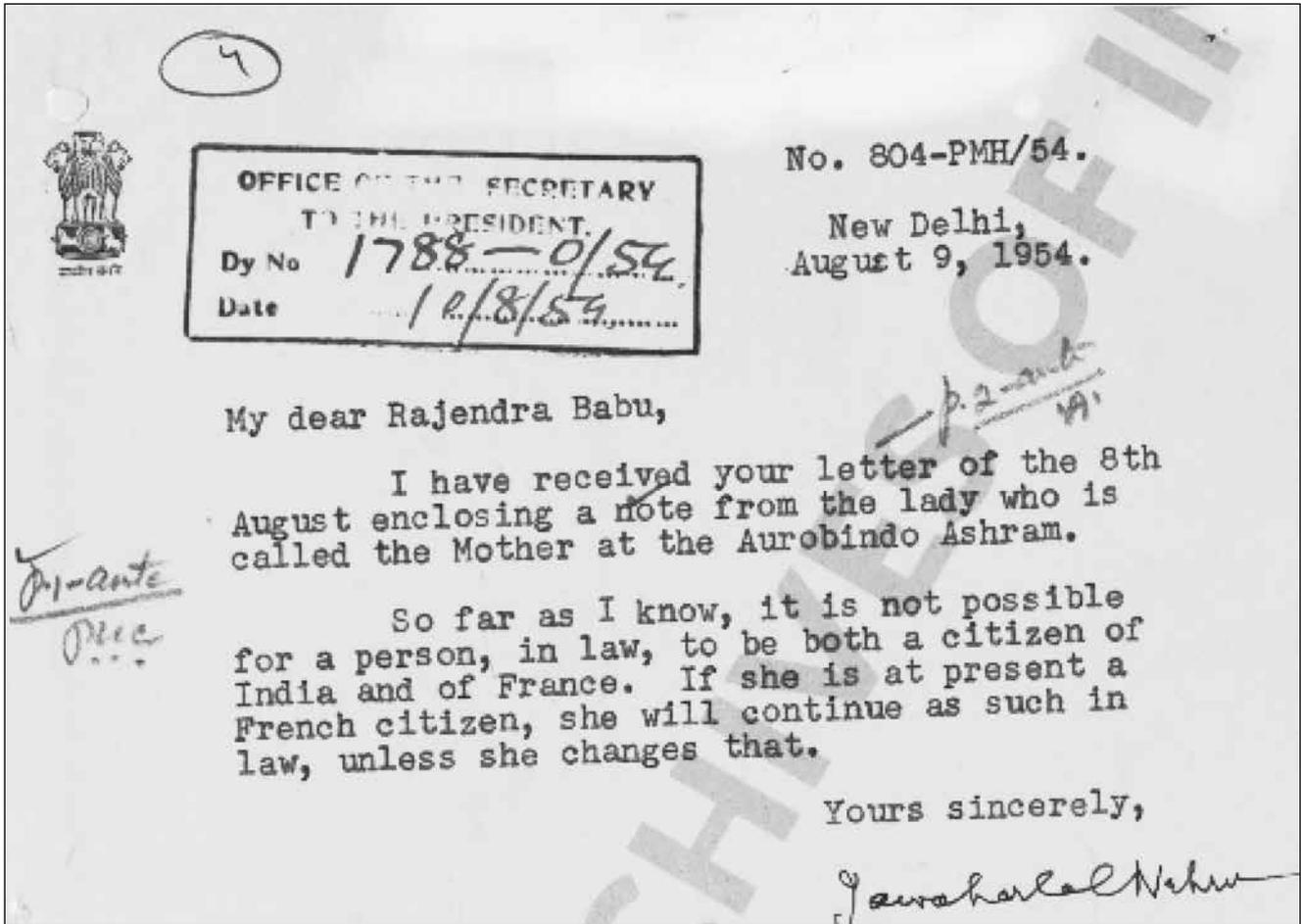
Le Président indien répondra à Indra Sen le 13 août, sans doute pour l'informer de la réponse négative du Premier ministre.

La correspondance se poursuivra, avec une autre lettre du même ashramite qui, après avoir invité le Président à visiter Pondichéry, écrit : « Je suis sûr que vous serez

heureux de rencontrer la bienveillante Mère et de vous rendre compte de la signification profonde et immense de l'œuvre spirituelle fondée et inspirée par Sri Aurobindo. Ce sera un plaisir pour vous de sentir et d'évaluer ce qui a été fait par l'ashram dans l'histoire spirituelle de l'Inde, le pouvoir et l'influence qu'il exerce et qu'il pourrait exercer de plus en plus pour remodeler l'avenir. »

Indra Sen mentionne ensuite la réponse de Nehru concernant la question de la double nationalité, en espérant qu'elle ne sera pas définitive : « Il serait dommage que, pour des raisons techniques et juridiques, le pays ne soit pas en mesure d'accorder la citoyenneté à la Mère. La Mère a été pendant de longues décennies liée à l'Inde et aux Indiens par des liens intimes d'identité et d'amour spirituels, et sa contribution au pays, au niveau national et international, de par son travail personnel et ses écrits, a été importante et d'une sorte telle que son influence ne peut que croître à l'avenir. »

S'exprimant en tant que ressortissant indien, Indra Sen continue : « Cela devrait être notre privilège que d'accorder la citoyenneté à la Mère, puisqu'elle a manifesté son souhait de l'acquérir. Son désir de conserver la citoyenneté française, on peut le reconnaître, fait également partie d'un idéal, qui est une tendance très claire dans la vie internationale d'aujourd'hui, à savoir une unification croissante du



Réponse du Premier ministre, Jawaharlal Nehru, le 9 août 1954 (NAI)

monde et de l'humanité. »

Il conclut alors : « La double citoyenneté serait évidemment une étape nécessaire dans la croissance progressive de cette tendance et je suis sûr que vous-même ainsi que le Premier ministre reconnaissez déjà l'importance et l'inévitabilité d'un tel développement. »

Sa demande est donc « de prendre le leadership du monde en établissant de nouvelles normes dans la pratique juridique de la citoyenneté et d'aider au niveau national à la croissance de l'unité humaine, à laquelle l'Inde a déjà si admirablement contribué. »

Une autre lettre au Président

Dr Sen écrit une autre lettre (non datée, mais reçue par le secrétariat du Président le 28 août) qui l'informe qu'« en vue de la nouvelle situation à Pondichéry et de la nécessité d'une vaste reconstruction de la vie ici, en vue également des liens profonds de Shri Aurobindo avec cet endroit », Mère « s'est sentie poussée à vous offrir la libre coopération et l'assistance de ses sadhaks dans la grande tâche que va entreprendre le gouvernement indien. Ses sadhaks comprennent des administrateurs expérimentés, des médecins qualifiés et éminents, des ingénieurs distingués

et accomplis, des écrivains et des artistes de renom et de réputation, des éducateurs de haut niveau et de grande originalité, des horticulteurs, des agriculteurs, des travailleurs villageois et des artisans compétents. »

En fait Mère offre les services de l'Ashram avec toutes ses compétences pour aider l'Inde nouvellement indépendante : « L'Ashram dispose également des ressources de ses cliniques, de ses laboratoires, de ses ateliers d'ingénierie, d'une école et d'une université, de terrains de sport, d'une imprimerie et de plusieurs autres équipements d'une vie communautaire moderne, lesquels pourraient être élargis et utilisés plus largement. »

Le rôle que l'Ashram a joué pour la ville de Pondichéry est mentionné plusieurs fois : « Il a établi et maintenu des normes de propreté, de calme et d'ordre dans les comportements, de poursuite de la culture, de bienveillance dans la façon de traiter la main-d'œuvre et les domestiques, d'équité dans les transactions commerciales. En tant que principal acheteur de la ville et grâce au flot de visiteurs qui s'y rendent, il a considérablement stimulé la croissance du commerce et des affaires locales. En tant que centre de yoga et de vie spirituelle, il a placé Pondichéry sur la carte du monde. »

Pour beaucoup ce message de l'Ashram à l'Inde en 1954 résonne comme très contemporain de celui

d'Auroville aujourd'hui, qui a tant contribué à la revitalisation de la région (même si cela n'est pas toujours reconnu par les autorités locales).

Indra Sen ajoutait qu'à l'heure où Pondichéry allait revenir dans le giron de l'Inde (cela aurait lieu deux mois plus tard), « l'Ashram souhaite contribuer directement à refaçonner la vie ici et à transmettre aux gens, dans une large mesure, la joie et l'esprit de l'idéal et du travail de Sri Aurobindo. Il souhaite travailler sans relâche pour élever le niveau matériel, moral et culturel de l'endroit, afin d'en faire un foyer idéal de culture pour le monde. »

Comme à Auroville aujourd'hui, les services proposés par les sadhaks dans le cadre de leur sadhana, « ne donneront donc lieu à aucune rémunération individuelle. »

Cette offre est sincère, ajoute le Dr Sen et si elle est acceptée, elle donnera à tous la grande joie « de reconstruire et de recréer cette ville de Pondichéry où Sri Aurobindo a trouvé refuge, où il a atteint la réalisation, qu'il a maintenu comme centre de son travail spirituel et d'où il a donné ses enseignements au monde. »

Une autre réponse présidentielle

Le Président répondit le 6 septembre qu'il ne savait « quoi dire à ce stade. Mais si l'affaire évolue, je vous écrirai à nouveau. Je peux toutefois vous dire que notre Constitution définit la « citoyenneté » mais le fait de manière provisoire dans la Partie II. Mais on s'attend à ce que le Parlement promulgue une loi en temps voulu, prévoyant des dispositions concernant l'acquisition et la cessation de la citoyenneté et d'autres questions relatives à la citoyenneté. Le moment d'aborder cette question sera probablement celui où le Parlement sera saisi d'un projet de loi visant à promulguer une telle loi. »

Presque 70 ans plus tard, le problème de « citoyenneté » reste le même, bien qu'un statut de « Citoyens indiens d'Outre-mer (« Overseas Citizen of India » ou OCI) existe aujourd'hui. Mais il ne s'applique qu'à un nombre réduit d'individus.

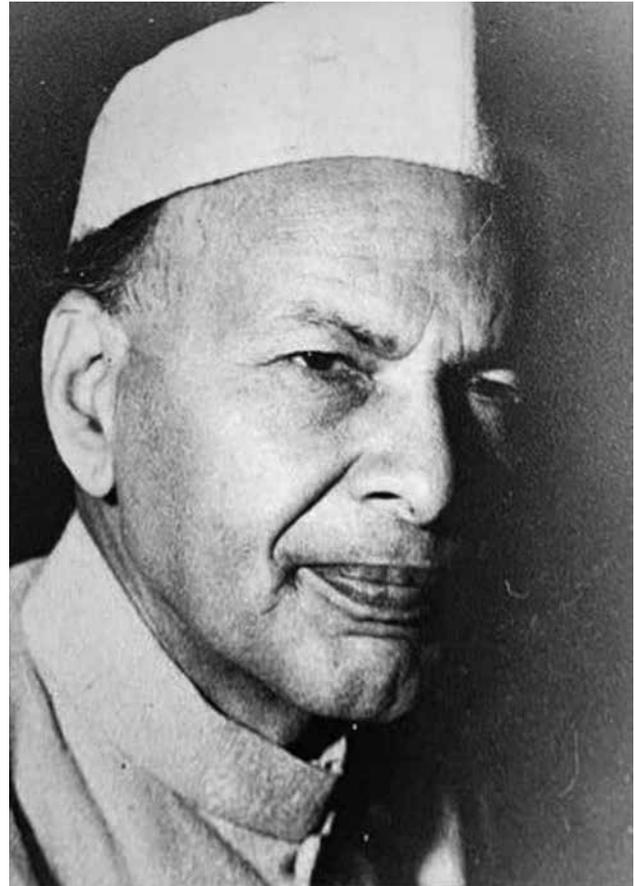
Le même jour, le Dr Rajendra Prasad écrit au ministre de l'Intérieur indien, Dr. KN Katju, pour l'informer qu'il a écrit au Premier ministre : « Comme la proposition soulève une question importante, je vous la transmets pour examen, tant du point de vue juridique que du point de vue qu'a présenté le Dr Indra Sen dans sa dernière lettre. »

Le Président se propose d'en discuter avec le ministre de l'Intérieur le plus tôt possible.

Le 8 septembre, Dr Katju répond : « Je vais faire examiner la question à fond et vous ferai connaître le résultat de nos recherches. »

Malheureusement, aucune réponse ne viendra jamais.

Le 23 septembre, Indra Sen écrit à nouveau au Président : « Nous reconnaissons ici qu'une disposition relative à la double citoyenneté est une question de promulgation légale et doit évidemment prendre du temps. Mais nous sommes heureux de constater qu'elle fait l'objet d'une attention particulière de votre part et que, dans le cadre du projet de loi relatif à la citoyenneté, qui est en



Le Dr. Indra Sen

préparation, elle recevra toute l'attention qu'elle mérite de la part de votre gouvernement. »

L'ashramite ajoute : « Ce sera un sujet de satisfaction si l'importance et la signification du principe de double nationalité, en tant qu'étape dans l'évolution de l'unité humaine, est reconnue et si le gouvernement de l'Inde se sent convaincu de faire de son mieux pour y parvenir. »

Rien n'évolua au cours des années suivantes, en dépit de la proximité de Mère avec Indira Gandhi dans les années soixante et soixante-dix.

Pour Auroville, une telle solution, la double nationalité, résonne pleinement avec la raison d'être de la cité internationale, mais, au vu des circonstances actuelles, ce n'est peut-être pas pour l'immédiate.

Terminons par une petite anecdote.

Le 12 avril 1955, un disciple demande à Mère : « Douce Mère, L'administrateur qui prépare les listes électorales veut inclure le nom de la Mère dans ces listes. Si la Mère le permet, je donnerai son nom. »

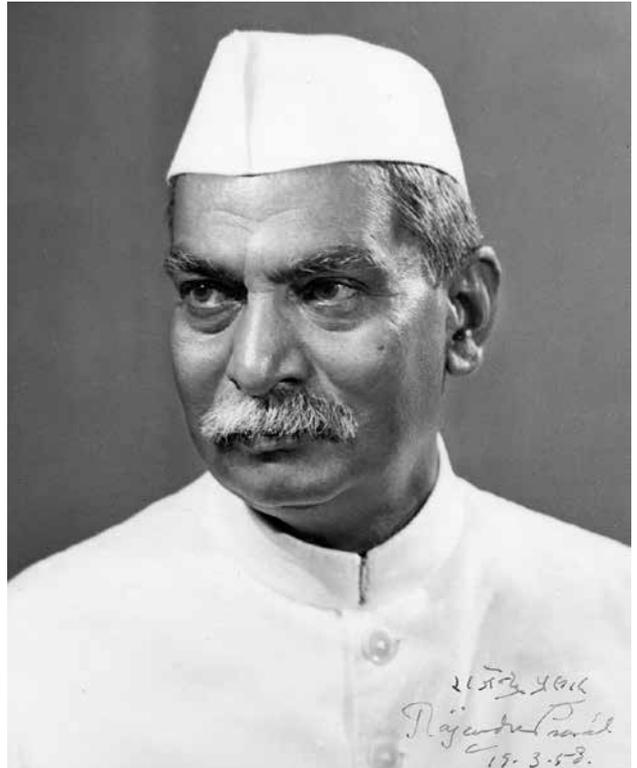
Mère répond immédiatement « Oui », et d'ajouter : « Et s'ils demandent la nationalité, mettez Indienne. »

□

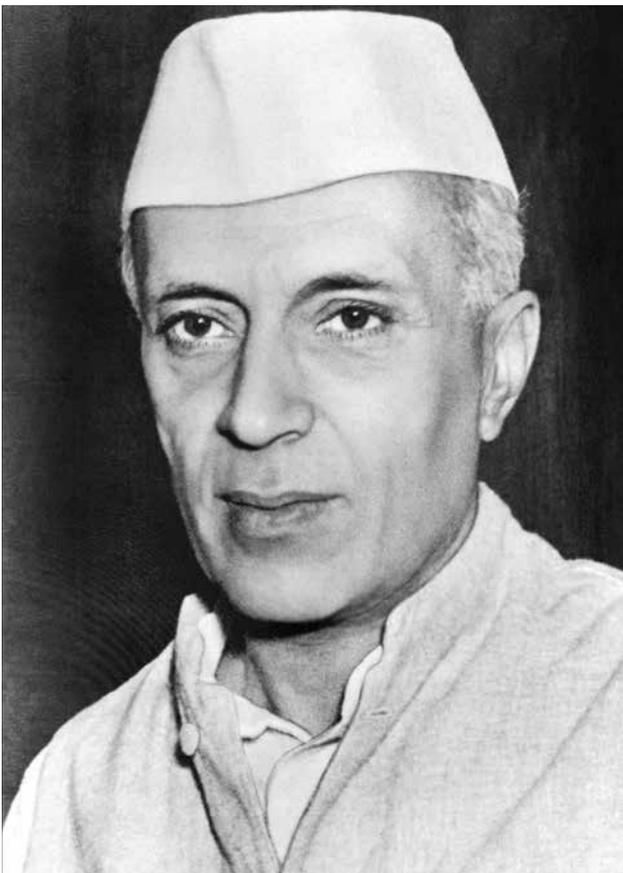
Claude Arpi



Visite du Président à l'Ashram (Bulletin d'Éducation Physique, 1956)



Dr Rajendra Prasad, Président de l'Assemblée constituante de l'Inde qui prépara la Constitution indienne (1947-1950). Puis, lorsque l'Inde devint une république le 26 janvier 1950, il en devint son premier Président, et le restera jusqu'en 1962.



Jawaharlal Nehru (Premier ministre de l'Inde de 1947 à 1964).



Dr Rajendra Prasad, Président de la république indienne, rencontre La Mère (15 novembre 1955)

C'était un autre monde

Les anciens d'Auroville se souviennent d'un garçon « monté » de l'Ashram, comme on disait, au plus fort de la bagarre avec la Society. Plus tard ce jeune Français participera au démarrage de l'imprimerie d'Auroville en allant faire une formation dans une imprimerie Tata. Il quittera Auroville quelques années plus tard mais il travaillera longtemps dans le domaine de l'imprimerie en France. Récemment Marc-André est venu séjourner à Auroville et, revenant à ses premières amours, a proposé à l'équipe d'Auroville Press de l'aider dans l'impression du livre de Nathalie, Miracle Forest. Sa présence a été fortement appréciée de tous les travailleurs de la Press.

Cela dit, nous avons voulu en savoir plus sur son parcours singulier, et lui avons demandé comment il avait atterri à l'Ashram.

Je suis d'abord venu vivre à Auroville, avec mes parents.

Dans les années 60, nous vivions dans une ville de province. Mon père dirigeait une entreprise. Ma mère était professeure de français. Mon frère aîné étudiait dans une école alternative. Quant à moi, je tentais de survivre dans une école traditionnelle. Tout fonctionnait parfaitement dans cette petite famille française.

1968, les bouleversements de cette période ravivent les questionnements de mon père. Dans la revue *Planète*, paraît un article sur Auroville. Une autre société, d'autres relations entre les êtres... il était enthousiaste.

1969. Mes parents décident de venir voir. Il n'y a rien sur le plateau d'Auroville... Ma mère se renseigne auprès de l'école de l'Ashram. Des professeurs tentent là d'autres méthodes d'enseignement : le *Libre Progrès*.

Ils reviennent, ne disent pas grand-chose, j'attends... Enfin quelques semaines après leur retour, j'ose poser la question :

– « Qu'avez-vous décidé de faire ? »

– On va partir vivre à Auroville. Voulez-vous venir avec nous ? »

Pour moi c'est tout de suite.

– Oui !

Ma mère m'avait parlé d'une école différente, c'était attirant. Pour mon frère, c'est non. Puis finalement, quelques semaines avant le grand départ, il se joindra à nous. Et en février, ou mars 1970, cette famille de quatre personnes arrive à Pondichéry. J'allais avoir 13 ans.

Le choc est rude ! On nous loge dans un Guest House, 26 rue Romain Rolland. Tous mes repères ont disparu. Je cherche, sur mon poste de radio Sony, mes stations habituelles. Rien ! Des langues étrangères flottent dans des sons distordus. Les odeurs de la cuisine indienne qui se prépare au Guest House me donnent des hauts le cœur. Un matin mon père – Pierre Charles – m'invite à monter

explorer « Auroville » à vélo. Je me souviens de Promesse au bord d'une route, quelques habitations en dur, sous des arbres. Au-delà, un désert rouge. Des pistes de sable dans lesquelles mon vélo s'enfonce. Un soleil de plomb. Nous avons beaucoup pédalé. À notre retour, en fin de journée, Pierre est ravi. Je suis éreinté et perdu.

Puis, nous sommes logés à Aspiration, dans une double hutte, à droite de la cafétéria. Une des quelques huttes encore debout aujourd'hui. Cela me changeait de la vaste maison moderne où j'avais ma chambre... Pas d'autres enfants de mon âge dans la communauté ; il y avait Rose, mais elle était plus jeune. Je suis complètement perdu parmi ces adultes. Et mes parents sont occupés à s'adapter, eux aussi.

RdAv – Avas-tu rencontré Mère ?

Marc-André – Non. Pas encore. Elle avait simplement regardé nos photos avant de nous accepter à Auroville. Un jour on me dit : « Mais pourquoi n'es-tu pas allé voir Mère pour ton anniversaire ? » – « Je ne savais pas. » Mon père l'a rencontrée le premier, pour son anniversaire, en mai. Il fut assez ébranlé, mais n'en parla pas.

RdAv – Et l'école ?

MA – Je rencontre Kireet Joshi et suis admis au Centre International d'Education. Bien des années plus tard, j'ai appris que Mère avait demandé que ce soit le dernier enfant d'Auroville à y être admis. Il fallait qu'une école se développe à Auroville.

Je descends à Pondy tous les jours, à vélo, en solex ou avec le grand car bleu qui circule entre Pondy et Auroville. Mais je me sens perdu, déboussolé, intimidé et je n'arrive pas à communiquer avec les autres. Alors, j'abandonne l'école. Personne ne semble s'en préoccuper et je reste à Aspiration.

Je travaille avec Jean-Pierre et Louis dans l'atelier de polyester, je m'intéresse à la planche à dessin d'architecte d'André, très fraternel avec moi. Je suis mon grand frère dans le groupe formé autour de Vincent... mais je n'y arrive toujours pas.

Mes parents traversent une crise. Il y a du tirage dans le couple. Mon père est perdu, désespéré. Auroville n'est pas ce à quoi il avait rêvé. Il s'effondre. Il rentre en France. Ma mère reste. Elle ira au bout de l'échéance d'un an qu'ils s'étaient fixée au départ.

Un beau jour de 70, Swapna m'emmène au Centre d'éducation. J'y rencontre Tanmaya. C'est décidé, j'intégrerai une autre section de l'école et je vivrai sur place, dans un *boarding* [pension] : Guruprasad Home. Je rentre à nouveau dans l'école, mais par une autre porte. J'y resterai sept ans ! J'allais totalement oublier Auroville.



Marc-André à Aspiration devant la hutte

RdAv – *Tu n'avais pas encore rencontré Mère ?*

MA. – Si. Il y avait à Aspiration un groupe d'Auroviliens qui allaient la rencontrer régulièrement au sujet d'Auroville. Et un jour, on nous invite, mon frère Emeric, Swapna et moi, à les accompagner. Devant la cafétéria poussaient de très grosses fleurs jaunes, comme des soleils. On en cueille chacun une pour Mère et on embarque. On se gare devant l'Ashram. C'est grand, calme, lumineux. Cristof avait un petit magnétophone noir en bandoulière. On monte ces marches en silence. On attend sur un balcon. On entre. Je ne vois rien de ce qui m'entoure. Seulement Mère à gauche, au fond. Assise. On s'assied en demi-cercle à ses pieds... Certains posent des questions. Ça dure – « Oui, Mère, oui Mère ». Puis elle regarde chacun dans les yeux. Là c'est indescriptible. Il y a des échanges de fleurs... Nous redescendons, je ne sais plus où je suis. Parti dans un autre monde. On reprend la route vers Aspiration en silence...

Les soirs où le groupe revenait avec le petit magnétophone, on se réunissait dans la cafétéria et on écoutait Mère. Attentifs, plein de questionnements. C'était un autre monde. Quelque chose s'élaborait, on n'y comprenait rien. Mais Mère était vraiment là, à tenir la main de chacun de ces gens perdus dans ce grand vide d'Auroville.

Elle était là, assise dans son grand fauteuil, son mouchoir parfumé à la main. On ne comprenait rien de ce qu'elle faisait dans son propre corps et pour la terre, mais

tout tournait autour d'elle.

RdAv – *Tu t'intègres donc bien dans l'école ?*

MA. – Oui. Nous sommes une dizaine de garçons qui logeons avec Goupi, dans une grande maison que nous entretenons nous-mêmes, sans domestique. Mais tout est parfaitement organisé pour une vie simple et protégée. Le boarding, l'école répartie dans plusieurs bâtiments, la cantine pour les élèves, les terrains de sport, la plage, le bureau de poste, le dispensaire, la blanchisserie, le « Fruit Room », le « Flower Room », « Prospérité », le samadhi, la bibliothèque...

Pondichéry était bien plus pauvre, mais calme et simple. Nous circulons à vélo dans des rues presque vides. De gros cochons noirs nettoient la ville en grognant, rivalisant avec les corbeaux et les vaches. J'avais oublié ma famille. J'en avais trouvé une autre.

Puis un jour, début 71, ma mère vient me voir.

– « Je retourne en France. Veux-tu rentrer avec moi ?

– Non, je reste ici. »

Partir ? Je suis heureux ici.

Plus tard, elle vient me dire au revoir un après-midi. Nous allions rejoindre Nandanam dans le grand bus bleu, pour notre heure de sport. Je la vois seule sur le trottoir, j'ai le cœur qui se serre. J'ai 14 ans. Elle rentre en France par la route, elle s'arrêtera en Israël, où elle a vécu et travaillé dans un kibboutz. Mon frère vit toujours à Aspiration, mais

on ne se voit jamais. Puis un jour, il rentre en France, lui aussi.

RdAv – *Tu as rencontré Mère à nouveau ?*

MA. – Oui, pour mon anniversaire. Puis lorsque nous sommes venus lui présenter le fruit d'un projet d'étude : un modèle réduit du bathyscaphe Trieste. Nous sommes un petit groupe d'élèves et deux professeurs. Elle baptise l'engin en écrivant avec un gros feutre noir sur la coque jaune vif : *Hardi*.

RdAv – *Pendant ta scolarité tu communique avec tes parents ? Tu ne leur rends pas visite en France ?*

MA. – Nous écrivions des aérogrammes, sur papier bleu. Le courrier prenait une dizaine de jours pour arriver à destination. Je vais souvent au bureau de poste, juste à côté de l'école...

Puis fin 73, pour les vacances d'hiver, je reçois un billet d'avion. J'écris un petit mot à Mère, lui demandant si je peux aller en France. – « Il peut y aller s'il revient à temps pour la reprise de l'école ». J'y suis probablement resté trois semaines.

RdAv – *Mais c'est en tant qu'Aurovilien que je t'ai rencontré ici. Comment es-tu revenu à Auroville ?*

MA. – Mère était partie. Je grandissais et commençais à devenir plus conscient et plus critique sur les agissements de l'Ashram.

Graduellement j'ai rétabli des contacts avec quelques Auroviliens, par l'intermédiaire de Tapas, élève comme moi à l'école. Parfois, nous allions assurer des gardes de nuit sur le chantier du Matrimandir. C'était impressionnant ce squelette de béton qui brillait sous la lune, dans le silence. Parfois il fallait arroser dans la nuit des parties de béton fraîchement coulées...

Lorsque je me trouve sur le plateau d'Auroville, je me sens plus proche de l'essentiel. Je reviens à Pondichéry : cela s'estompe.

Un jour, un échange de lettres entre Satprem et Pranab, à propos de la publication de l'Agenda est affiché au panneau de l'Ashram. Lors d'une interview d'un responsable de l'Ashram, un Trustee, pour notre revue de l'école, nous osons demander : – « Mais que se passe-t-il autour de cette publication des conversations de Mère ? » – « Mère s'est beaucoup exprimée au cours des années et là, elle se contredit par rapport à d'autres déclarations antérieures. On ne peut pas publier cela ainsi. Cela apporterait de la confusion dans l'esprit des sadhaks. » Nous ne comprenons pas grand chose.

Plus tard, j'ai eu l'occasion de relater cet échange de vive voix à Satprem. Il était très intéressé. J'étais venu participer à une garde autour de sa maison, à Nandanam. Être en présence de Satprem, c'était aussi un autre voyage...

Nous entendions des rumeurs sur des événements et des tensions à Auroville. Nous n'avions pas le droit d'y aller en visite.



Marc-André au laboratoire de l'école de l'Ashram

Un dimanche, je monte sur le plateau, seul. Et près du centre, je tombe sur un rassemblement d'Auroviliens qui tentent de reprendre une maison occupée par des « indésirables ». Je peux discuter avec des Auroviliens que j'avais connus en 70 et là je commence à mieux comprendre ce qui se déroule.

Puis un soir, à Pondichéry, nous apprenons qu'un grand nombre d'Auroviliens ont été arrêtés dans la journée. Et je ne sais comment, je reçois un message écrit de l'un d'entre eux, me demandant de venir m'occuper de sa maison durant son incarcération. Je suis monté ! Et pris dans le mouvement, en quelques jours, je décide de rester à Auroville et de quitter l'école et l'Ashram.

J'offre mes économies à Pour Tous, on me remet quelques habits au Free Store et je redeviens Aurovilien ! Après quelques déménagements, j'intègre une hutte à Aspiration. Elle était plus grande que celle de 70.

La semaine dernière je suis entré dans Aspiration. J'ai retrouvé cette hutte. Elle est abandonnée, en ruines. Les termites et les lianes se disputent les restes de la toiture...

□

Marc-André (février 2023)

Anquetil-Duperron « Voyageur aux Grandes Indes »

*« Paisibles Indiens,
antiques possesseurs d'un pays fertile,
vous recueilliez tranquillement
les fruits qu'il fournissait à vos besoins...
Fallait-il que le bruit de vos richesses pénétrât dans un
climat où les besoins factices n'ont point de bornes !
Bientôt de nouveaux Étrangers abordent à vos côtes.
Hôtes incommodes,
tout ce qu'ils touchent leur appartient...
La voix de l'équité ne peut se faire entendre.
Au moins, malheureux Indiens,
peut-être apprendrez-vous qu'en deux cents ans
un Européen qui vous a vus,
qui a vécu avec vous,
a osé réclamer en votre faveur,
et présenter au Tribunal de l'Univers
vos droits blessés,
ceux de l'humanité flétris par un vil intérêt. »*

Anquetil-Duperron
Législation orientale

Un savant-voyageur

Nombreuses et variées étaient les motivations des Français partant pour l'Inde au XVIII^e siècle. Il y avait ceux qui rêvaient d'y faire fortune, il y avait ceux qui cherchaient l'aventure prêts à la gagner à la pointe de l'épée, il y avait ceux qui se sentaient la vocation d'aller évangéliser les barbares, il y avait aussi ceux, et ils n'étaient pas rares, qui, fils de famille ruinés ou en délicatesse avec la justice, fuyaient leurs débiteurs ou s'exiliaient prudemment. À tous ceux-là, il faut aussi ajouter les soldats au service de la Compagnie des Indes, recrutés dans les prisons.

Mais ici nous raconterons une histoire différente, celle d'un « savant-voyageur », comme il s'appellera lui-même, dont la seule motivation est la recherche. Un jeune homme de 23 ans voit dans les fonds orientaux de la bibliothèque du Roi quatre feuillets calqués sur un ancien manuscrit iranien dont la langue n'a pas été encore déchiffrée. Il décide « sur le champ » qu'il partirait à la recherche de ces textes sacrés, qu'il serait le premier à les déchiffrer et à les traduire.

Ce jeune homme s'appelle Anquetil-Duperron. Issu d'une famille modeste, il a fait des études classiques et étudié l'hébreu à la Sorbonne. Son don pour les langues l'ayant fait remarquer de l'évêque d'Auxerre, celui-ci l'a envoyé en Hollande poursuivre sa formation dans des séminaires fondés par des jansénistes ayant quitté la France. Ces écoles formaient des missionnaires et des interprètes pour les comptoirs des Indes. Anquetil ne se

sentait pas attiré par l'état ecclésiastique, néanmoins il s'est initié là-bas à l'arabe et au persan.

Une fois prise sa décision de partir en Inde, le jeune homme impatient, voulant « ne devoir qu'à [lui]-même une entreprise de cette nature », décide de s'enrôler comme soldat de la Compagnie des Indes, et fait le voyage jusqu'à Lorient (L'Orient comme on l'orthographiait à l'époque) avec un groupe de recrues (sorties de prison) dont certaines convoitaient ses vêtements. Mais pour cet homme singulier, déjà tout est enseignement, et plutôt que de se plaindre il se félicite d'avoir fait connaissance avec une humanité « accompagnée de tous les vices » qu'il ne connaissait pas. À l'arrivée à Lorient, on lui apprend que ses amis, inquiets de sa décision, lui ont fait obtenir une pension et le passage gratuit pour l'Inde sur un vaisseau de la Compagnie.

Zoroastre

Ici il faut dire quelques mots de ces manuscrits qui intéressaient tant notre héros parti à leur recherche, ainsi que de la religion à laquelle ils appartenaient et de la langue dans laquelle ils ont été écrits :

Le zoroastrisme, la religion des anciens Iraniens, dont son nom à Zoroastre (ou Zarathustra), dont on pense que les hymnes ont été écrits entre 1500 et 1000 av. J.-C. Après l'arrivée de l'islam, les zoroastriens iraniens prirent refuge en Inde et établirent des communautés au Gujarat, où ils furent appelés Parsis (du mot Perses). Les plus anciens de ces textes sacrés qu'on appelle Avesta ou encore Zend sont écrits dans une ancienne langue iranienne, l'Avestan. On trouve la plupart de ces manuscrits en Inde, et plus particulièrement au Gujarat.

Un périple extraordinaire

Parti de Lorient le 7 février 1755 Anquetil débarque à Pondichéry le 10 août, un an avant le début des combats franco-anglais de la guerre de Sept Ans. Dupleix vient d'être relevé de ses fonctions mais son œuvre n'est pas encore entamée. Quand Anquetil repartira pour la France six ans plus tard, cette œuvre se sera écroulée.

À cet esprit indépendant « qui veut débrouiller les archives du genre humain » et qui se propose des aventures « dont l'esprit principal [est] l'étude des hommes », la société pondichéryenne paraît oisive et frivole, sans aucun intérêt, à part « l'accueil le plus gracieux » de certaines jolies dames « molles », et il pense rapidement à la quitter. Il veut approfondir d'abord le persan et apprendre les langues indiennes, en particulier le « malabar » (tamoul). Il s'embarque pour Chandernagor et y arrive... la veille de la prise du comptoir français par les Anglais ! Il s'échappe précipitamment, non sans déplaire fortement à certains

officiers français et décide de repartir par ses propres moyens vers Pondichéry. Un trajet de près de 2.000 km, qu'il entreprend avec des guides qui ne sont pas toujours sûrs, dans des régions fréquentées par des tigres ou des éléphants. Certaines rencontres sont déconcertantes, d'autres tout simplement dangereuses, mais Anquetil est « inaccessible à toutes les craintes ».

En vérité son courage, son audace sont inouïs. Pour notre plus grand bonheur, il racontera tout cela plus tard dans un texte qui constitue un document unique sur l'Inde de l'époque. Il tombe sur l'avant-garde d'une caravane de six mille « fakirs de Jagrenat » c'est-à-dire de yogis qui vont en pèlerinage au temple de Jagannath. Or quand ces pèlerins traversent les différents bourgs, on exige d'eux des droits assez considérables qui font partie du revenu du rajah. En conséquence, plus tard ces mêmes pèlerins tiennent à se dédommager : « après avoir fait leurs dévotions, ils s'assemblent tous à quelques cosses [lieues] de Jagrenat et choisissent un chef ... puis ils forment ensuite une armée partagée en différents corps qui marchent assez en ordre, mettent à contribution les villages des environs. » Voyant cet étranger, « ils me demandèrent fièrement d'où je venais et où j'allais ». Les explications d'Anquetil les satisfont et non seulement ils le laissent passer mais lui accordent un sauf-conduit. Une autre fois, toujours en Orissa, son côté impulsif lui joue des tours : « Lorsque j'entrais dans cette ville, un homme d'une physionomie fort commune, s'avança vers moi un gros baton à la main, et prit la bride de mon cheval en me commandant de m'arrêter. Dans le premier mouvement, je lui donnai un soufflet de la main gauche, et tirai le sabre de la droite. » Bien entendu, un peu plus loin une foule de deux cents cavaliers l'arrête. De longs pourparlers s'ensuivent (l'interprète étant quelqu'un qui pouvait communiquer en persan avec Anquetil). Ce qui est frappant dans toute l'histoire, c'est l'obstination, la fierté, l'audace de ce voyageur unique.

Il atteint Pondichéry où l'a précédé la nouvelle de sa mort. Il y retrouve son frère Anquetil de Briancourt récemment arrivé de France comme employé de la Compagnie des Indes et qui doit aller prendre son poste comme chef de comptoir à Surat. Ils s'embarquent ensemble.

Le navire ayant relâché à Mahe, Anquetil décide de laisser son frère poursuivre seul son voyage, et de parcourir le Kerala. Tout l'intéresse. Il voit tout, observe tout, note tout, visite tout. Il se renseigne sur les communautés chrétiennes, sur les juifs de Cochin. Il copie les inscriptions gravées en ancien tamoul sur deux lames de cuivre, stipulant les privilèges accordés à la nation juive par un roi appelé Shcaran Perumal. Personne ne peut déchiffrer ces textes, mais finalement avec l'aide d'un rabbin il en trouve la traduction en hébreu. Il visite Ellora et décrit le site en grand détail. Il note des foules d'observations sur les mœurs, les religions, les fêtes, l'agriculture, les routes, les moyens de transport, etc. Il s'enthousiasme pour certains paysages à la façon d'un autre *promeneur solitaire* : Arrivé au sommet des ghats, « je m'arrêtai un moment pour jouir d'un plaisir que ni les richesses, ni les grandeurs ne donnent point. » Il sait observer et il sait décrire, avec précision et souvent avec humour. Voici le portrait d'un aubergiste de Cochin :

« Celui qui tenait alors cette espèce de Ferme était un gros Hollandais à large circonférence, riche de plus de cinquante mille roupies et qui bûvait le zopi [arak distillé] et fumait la pipe avec une grace inimitable. Il y avait plaisir à le voir au bout de la table, entouré de deux Caffres et de trois ou quatre Negrillons occupés, l'un à lui verser à boire, l'autre à lui essuyer la bouche, celui-ci à lui chasser les mouches, le quatrième à l'éventer. »

Au cœur de sa recherche

Il arrive enfin à Surat. C'est là qu'il devait chercher les fameux manuscrits zoroastriens. Il lui faut trouver un savant parsi versé dans ces anciens textes. À l'époque la communauté parsi est divisée entre ceux qui soutiennent les Français et ceux qui soutiennent les Hollandais. Finalement il rencontre un « destour », chef religieux parsi qui, non sans réticence, accepte de l'initier et de lui apprendre ces langues anciennes.

Il cherche à acheter des manuscrits, il marchandise ; soupçonneux il compare les prix, les textes, les authenticités, il joue de la rivalité entre différents parsis. Il doit même se protéger : « ... la seule précaution que je pris, dut d'avoir sur ma table deux pistolets chargés et je continuais mon travail qui dura quatre mois. » Il acquiert une bonne connaissance du Zend et du Pehlvi et réussit à faire une traduction d'un des textes, le Vendidad. Aussitôt il pense à la suite, et, nous raconte Pierre-Sylvain Filliozat, « il écrit au roi le suppliant "de favoriser son travail et de donner dans l'Inde des ordres pour la recherche des Vedas" ». Voilà quelle était son intention : trouver des manuscrits des Vedas.

Malheureusement son caractère toujours impulsif l'empêchera de réaliser la deuxième partie de son rêve. « Il fut attaqué avec fureur, au milieu de la rue... par un Français que des rapports indiscrets et peut-être mensongers avait irrité contre lui. Ils étaient armés l'un et l'autre : M. Anquetil fut obligé de se défendre et eut le bonheur ou le malheur de porter un coup mortel à son adversaire.... » (Dacier) Il est poursuivi, bien sûr, par les autorités françaises et est obligé de se réfugier chez les Anglais. Mais son avenir en Inde est compromis d'autant plus qu'en janvier 1761 Pondichéry capitule devant les troupes britanniques après un long siège.

Retour

En mars 1761 Anquetil quitte Surat à bord d'un navire anglais. Il est dans un premier temps emprisonné en Angleterre, puis libéré. Il arrive le 15 mars 1762 à Paris « plus pauvre que j'en étais parti... mais j'étais riche en monuments rares et anciens, en connaissances que ma jeunesse (j'avais à peine trente ans) me donnait le temps de rédiger à loisir ; et c'était toute la fortune que j'avais été chercher aux Indes ». Dès le lendemain de son arrivée, le 16 mars, il se rend à la bibliothèque du Roi où il dépose 180 manuscrits.

Il est appointé interprète pour les langues orientales à la bibliothèque du Roi, ce qui lui vaut une petite pension. Par la suite il sera aussi nommé à l'Académie des Belles-Lettres.

Dix ans après son retour, en 1771 il publie le *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre en trois volumes, dont le premier est consacré au récit de son voyage, une sorte de journal de bord « avec toute l'épaisseur de l'aventure et de la responsabilité » (Darmesteter). Pour ce qui est de la traduction du *Zend Avesta*, Filliozat dira que c'est « un document précieux sur l'état de la religion persie en Inde au XVIII^e siècle. »

Après cette traduction il mènera pendant plus de trente ans une vie ascétique et pauvre, travaillant sans relâche sur les manuscrits rapportés de l'Inde, faisant un grand nombre de communications à l'Académie des Belles-Lettres sur une variété de sujets et multipliant les publications. Sa passion pour tout ce qui a trait à l'Inde ne le quitte pas. Il travaille aussi sur des manuscrits que lui envoient des voyageurs. En particulier, en 1775 il reçoit un manuscrit persan envoyé de l'Inde par le colonel Gentil. C'est une traduction persane de cinquante Upanishads, que l'on doit à Dara Shikoh, fils aîné de Shaj Jahan, assassiné par son frère Aurangzeb. Ce Dara Shikoh, un homme d'une grande culture rêvait d'une synthèse entre islam et hindouisme. Il avait réuni des savants hindous de Bénarès et avec leur aide avait composé une version persane des ces textes. Se

rendant immédiatement compte de la valeur de ce document, Anquetil entreprend une traduction en français puis, insatisfait du résultat, décide de la refaire en latin, langue qui, selon lui, correspond mieux au rythme et à l'ordre des mots persans. C'est ainsi que, publiées à Strasbourg en 1801, ces Upanishads sous le titre *Oupnek'hat* ont pour la première fois pénétré en Europe. Un des lecteurs de ce livre sera Schopenhauer.

Une œuvre prolifique

De l'œuvre d'Anquetil, que les spécialistes s'accordent à trouver abondante et touffue, se dégagent certaines idées-forces dont nous présenterons ici brièvement les plus caractéristiques.

D'abord qu'est-ce qu'un vrai voyageur d'après Anquetil ? C'est celui qui « aimant tous les hommes comme ses frères, inaccessible aux plaisirs et aux besoins, au-dessus de la grandeur et de la bassesse, de l'estime et du mépris, de la louange et du blâme, de la richesse et de la pauvreté, parcourt le monde sans attache qui le fixe à aucun lieu... ». Il met en garde contre les voyageurs qui, à partir d'une constatation limitée, assèment des généralités : « on dirait qu'ils ont passé leur vie dans toutes les classes d'un peuple, étudié à fond, balancé toutes ses actions, approfondi ses intentions. » Il a parfaitement conscience



La capture de Chandernagor, en mars 1757 après un bombardement de dix jours. Cette bataille fut l'une des nombreuses opposant les Anglais aux Français sur le sous-continent pendant la guerre de Sept Ans. Anquetil-Duperron quitta Chandernagor la veille de la prise du comptoir français par les Britanniques.

qu'un voyageur a du mal à se défaire de ses habitudes de pensée, de ses habitudes culturelles, pour regarder d'un œil neuf ce qui est nouveau. « Croyons que tout peuple peut, même en différant de nous, avoir une valeur réelle, des lois, des usages, des opinions raisonnables. » Rappelons que cette réflexion date d'une époque où les Européens qualifiaient de barbares ceux qui appartenaient à une civilisation différente de la leur. Sa démarche est à la fois celle d'un humaniste qui voudrait « serrer davantage les nœuds par lesquels la nature unit l'espèce humaine », et d'un scientifique qui insiste sur la vérification nécessaire de tout fait rapporté (et la nécessité absolue d'une bonne connaissance des langues utilisées).

Ensuite il critique fortement les relations coloniales qui faussent les rapports entre les peuples. Témoin de la façon dont l'Inde était pillée par les conquérants européens, dévastée par les guerres entre les différentes nations coloniales, témoin de l'appauvrissement provoqué par l'avidité de ces arrivants, il s'efforce, mais en vain, dira M. Dacier qui lui succéda à l'Académie des Belles-Lettres : « de leur persuader dans un ouvrage qu'il publia en 1798 sous le titre de *L'Inde en rapport avec l'Europe*, qu'il était de leur intérêt d'y avoir des comptoirs en non des places fortes, des negocians et non des soldats, un crédit établi sur la confiance, et non une autorité fondée sur la force et maintenue par l'injustice et la tyrannie. »

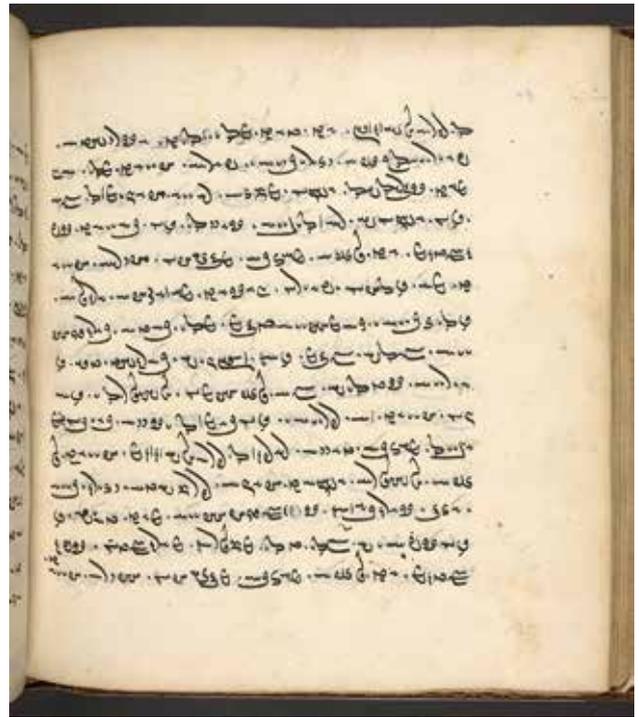
En particulier, dans un livre intitulé *La Législation orientale*, il démolit la théorie de Montesquieu selon laquelle les gouvernements orientaux seraient tous despotiques. Pour lui ce n'est rien de plus qu'une supposition non étayée par les faits, un « phanthôme ». Il démontre l'existence de la propriété privée et de lois écrites la régissant. Il démontre surtout comment cette idée de despotisme donne une justification aux conquérants, spécialement aux Anglais, pour dépouiller tel ou tel souverain et s'attribuer la propriété de toutes ses terres.

D'autres que lui à l'époque critiquaient le colonialisme, mais ce qui fait la force d'Anquetil, c'est que ses arguments reposent sur un fondement juridique.

Plus il avance en âge, plus il est radical et combatif. Et plus sa détestation du « machiavélisme » des Anglais se fait jour. À tel point que, et c'est un paradoxe pour ce



Vue des magasins de la Compagnie des Indes à Pondichéry, de l'amirauté et de la maison du gouverneur. Gravure du XVIII^e siècle



Une page d'un manuscrit zoroastrien (Zend et Pehlvi)

Comment contribuer à la Revue d'Auroville

Attention : Pour régler le montant de l'abonnement, il faut maintenant payer par carte bancaire, méthode plus simple que l'envoi de chèques bancaires et aussi plus rapide.

Pour ce faire, il faut aller sur Internet et taper, dans Google : *Auroville Donation Gateway*. La page qui s'ouvre est en anglais mais le processus de donation en ligne est simple.

– Dans la première rubrique « Select a project », cliquer sur *Others*.

– Dans la case qui s'ouvre en dessous, juste écrire : Pavillon de France

Il faut ensuite suivre les différentes étapes comme dans tout paiement en ligne.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous prévenir de votre paiement, par courriel à notre adresse larevuedauroville@auroville.org.in

Le paiement par chèque n'est plus possible. Les chèques envoyés à l'ordre de Auroville Unity Fund comme par le passé **ne sont plus valides.**

Contribution pour 4 numéros expédiés par avion :

- France : 25 € (soutien : 50 €)
- Inde : Rs. 800/- Auroville : Rs 700
- Canada : CAN \$ 34 (soutien : CAN \$ 50)

Rédaction : Christine Devin

Mise en page et impression : Auroville Press, Auroville.

larevuedauroville@auroville.org.in



Vue du Fort St Georges (Madras) au XVIII^e siècle

pionnier de l'anticolonialisme, qu'il échafaude tout un plan pour bouter les Anglais hors du sous-continent : les Français viendraient alors aider les Indiens dans un soulèvement contre les occupants anglais. D'après lui, une présence française aurait des effets radicalement différents. Avec les Français, « *on vit*, ils rendent d'une main ce qu'ils ont pris de l'autre ; au lieu *qu'on ne vit pas avec les Anglais* qui prennent, présument, dépouillent le pays et rapportent chez eux la substance des contrées qu'ils ont épuisées. »

Un yogi des bords de Seine

Favorable aux débuts de la Révolution, il est choqué par l'exécution du roi et les excès des Montagnards. Il se replie sur ses travaux, ne quitte pratiquement plus son logis. L'Académie ayant fermé il n'a plus de revenu, vit comme un ascète, d'un régime quotidien consistant en un peu de pain, de lait, de fromage et de l'eau du puits, « sans draps, sans lit de plume... sans revenus, sans traitemens, sans place... Aspirant avec ardeur et des efforts continuels vers l'Être Suprême et parfait, peu éloigné du but, j'attends avec impatience la dissolution de mon corps. »

Réintégré à l'Académie en 1803, il assiste à quelques séances puis finit sa vie avec une superbe déclaration, refusant de prêter serment à l'Empereur. Voir le texte ci-contre, adressé au ministre Chaptal.

Il meurt six mois après ce coup d'éclat, le 19 janvier 1805.



Christine Devin



Le refus du serment

Paris, 28 mai 1804

8 prair. An XII

Déclaration

Je ne jure ni ne jurerai fidélité à l'Empereur comme on n'a pas droit de l'exiger d'un Français, simple particulier, sans places ni fonctions.

Monseigneur,

Je suis homme de lettres, et ne suis que cela, c'est-à-dire un zéro dans l'État. Je n'ai jamais prêté serment de fidélité ni exercé aucune fonction civile ni militaire : à 73 ans, prêt à terminer ma carrière, qui a été laborieuse, pénible, orageuse, je ne commencerai pas : la mort m'attend ; je l'envisage de sang-froid.

Je suis et serai toujours soumis aux lois du gouvernement sous lequel je vis, qui me protège. Mais l'âme que le Ciel m'a donnée, est trop grande et trop libre, pour que je m'abaisse et me lie en jurant fidélité à mon semblable.

Le serment de fidélité, dans mes principes, n'est dû qu'à Dieu, par la créature au créateur. D'homme à homme, il a à mes yeux un caractère de servilité auquel ma philosophie indienne ne peut s'accommoder.

Cela ne m'empêche pas de reconnaître hautement les éminentes qualités militaires, politiques, administratives du chef auguste, qui tient maintenant les rênes de l'Empire françois ; mais sans approuver toutes les mesures auxquelles les circonstances peuvent l'avoir engagé.

Je vous prie de recevoir mes excuses, et de prendre en bonne part mes expressions, si elles ont quelque chose de dur et d'agreste. Avec tout le respect, tous les ménagements que peut comporter une démarche de cette nature, je refuse positivement le serment de l'art. 56 : et si c'est comme à un membre de l'Institut qu'on me le demande, je donne ma démission pure et simple d'une place à laquelle j'ai été appelé en quelque sorte malgré moi, avec ce qui restait de mes confrères de l'Académie des Belles Lettres.

Daignez agréer le témoignage du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de votre excellence, Monseigneur,

le très humble et très obéissant serviteur

Anquetil-Duperron

Voyageur aux Grandes Indes,

Ancien Pensionnaire et Directeur de la ci-devant Académie des Belles Lettres.



Attention, ça bouge chez les femmes !

À l'heure où une propagande malveillante critique les Auroviliens et leur reproche de vivre égoïstement en vase clos, il est bon de rappeler certaines initiatives d'Auroville dans le domaine de l'éducation. Ici nous parlerons de l'apparition du sport dans la vie des femmes, grâce en particulier au travail du Groupe d'Action des Villages d'Auroville.

Un début nécessairement lent

L'entrée d'Auroville dans la vie plutôt ensommeillée des villages des années 70 les a passablement réveillés – pas toujours positivement si l'on en juge par les fréquents embouteillages d'aujourd'hui dus aux trop nombreux visiteurs. Mais tout de même les villages proches d'Auroville se sont beaucoup développés et les changements sont globalement positifs, notamment pour les femmes. Elles ont trouvé des espaces de liberté impensables dans la société encore patriarcale d'il y a quelque cinquante ans.

Auroville Village Action Group (AVAG) a commencé à travailler avec les femmes des villages avoisinant Auroville en 1996. Arriver à leur donner davantage de pouvoir dans leur vie demande beaucoup de patience et une détermination tranquille, tant les traditions s'opposent à priori à la participation des femmes dans l'espace public.

Quant à leurs activités de tous les jours, celles-ci sont

bien sûr traditionnellement très contraignantes, et même souvent épuisantes physiquement, surtout à l'époque pas si lointaine où il fallait aller chercher l'eau très loin. L'activité physique est par contre pratiquement inexistante au niveau ludique. Seuls les hommes participent à diverses activités traditionnelles telles que Kabbadi (lutte par élimination entre deux camps) ou courses de chars à bœufs lors de fêtes.

AVAG a commencé par encourager la participation des femmes à des jeux simples et traditionnels tels que courses avec des pots sur la tête ou en tenant en bouche une cuillère sur laquelle est posé un citron, courses de grenouille, courses en sacs, etc. De nombreuses vidéos au fil des ans témoignent de l'ardeur des participantes et de leur évident plaisir. Ces activités pour la plupart, surtout au début, avaient lieu dans le campus de Village Action, donc dans un cadre protégé, avec, dans certaines occasions, la présence des familles.

Un intérêt grandissant

Quand les femmes ont commencé à se sentir plus à l'aise de par leur pratique régulière, AVAG les a poussées vers des activités plus sportives telles que le Kabbadi. Bien entendu, il s'agit d'un sport très sérieusement pratiqué par les hommes. Les femmes traditionnellement n'y jouaient un peu que lors du troisième jour de Pongal, la fête qui inaugure la saison des récoltes – mais un Kabbadi plutôt

fantaisiste où les règles étaient peu suivies puisqu'il s'agissait surtout de s'amuser. Elles jouaient en sari alors que les hommes étaient en tenue sportive. Progressivement, AVAG encourage les femmes à respecter les règles et à mettre des tenues plus adaptées. D'abord elles passent par dessus leur sari des t-shirts ou des chemises empruntées à leurs maris. Plus tard elles mettent des pantalons, surtout pour les plus jeunes, et bientôt même des shorts ! L'enthousiasme des participantes et des spectatrices grandit au fur et à mesure des occasions qui se font plus nombreuses.

Il y a quelques années – juste avant la pandémie – la fédération Udhayam qui regroupe les quelque 5000 femmes et 300 groupes d'AVAG insiste pour que soit inclus dans les festivités prévues pour la Journée Internationale des Femmes un tournoi de Kabbadi. C'est accepté mais non sans hésitations, car ce genre de manifestation n'avait encore jamais été organisé dans la bio-région. Or la surprise, c'est qu'il y a une réponse massive, avec plus de 25 équipes féminines qui s'inscrivent. Du coup, les meilleures joueuses se voient proposer un entraînement professionnel de Kabbadi. Obtenir l'accord des familles pour les sessions hebdomadaires sera parfois difficile, et il y aura des refus. Un entraîneur d'Auroville avec beaucoup de patience et d'attention propose des entraînements tous les dimanches pendant six mois. Pour finir il organise même un match amical contre une équipe d'Auroville. Peu à peu toutes les participantes se mettent à porter l'uniforme du jeu, un short et un t-shirt, une petite révolution tout de même.

Une petite révolution...

Une compétition convoitée

En décembre dernier AVAG reçoit une invitation à participer au championnat d'athlétisme du Tamil Nadu pour hommes et femmes de plus de 30 ans. Initialement, on compte envoyer une dizaine de femmes maximum mais plus de vingt-cinq femmes, de 31 à 82 ans, se présentent sans tarder ! Elles veulent concourir dans différentes épreuves, telles que course et marche rapide (100 m, 200m, 400m, 800m, 1500 et 5000m), triple saut, lancer de poids, de javelot, de disque, etc. On est même obligé de clore les inscriptions ! Udhayam propose généreusement de contribuer aux dépenses.

AVAG a beaucoup insisté sur l'importance d'un entraînement régulier avant la compétition. On a eu la chance d'avoir le soutien d'un entraîneur expérimenté qui est venu tous les jours à AVAG après ses heures officielles de travail en tant que professeur – un homme étonnant qui s'est pris de passion à entraîner ces femmes novices, et qui les a chaleureusement encouragées. Certaines sont venues tous les jours, d'autres selon leurs possibilités. Durant trois week-ends, on les a emmenées à Dehashakti, le grand terrain de sport d'Auroville, pour profiter de meilleures installations. Beaucoup se sont même efforcées de continuer l'entraînement quand elles le pouvaient sur leur lieu de travail ou dans les champs.

C'était très touchant de voir ces femmes s'exercer, fières de leurs tenues de sport – ravies de retrouver un peu de leur enfance dont elles ont la nostalgie. Ravies d'aller acheter des chaussures de sport pour elles-mêmes cette fois et non pour leurs enfants. Dans bien des cas il avait fallu faire des efforts pour convaincre leurs familles de les laisser participer aux sessions d'entraînement, et surtout au championnat lui-même ; elles en plaisantaient entre elles. Mais le jour du départ à Hosur, toutes étaient heureuses et parlaient surtout de la coopération de leurs proches. Dans beaucoup de leurs villages, on s'intéressait à cet événement.

Récompenses

Ces femmes ont rapporté en tout vingt-trois médailles, dont beaucoup d'or et d'argent ! AVAG a alors profité de la célébration de Pongal pour les féliciter tout spécialement lors d'une petite cérémonie. La doyenne, Anjalatchi, 83 ans, avait confié avant la compétition qu'elle ne doutait pas d'obtenir au moins deux médailles d'or. Elle gagna en effet deux compétitions : course et marche rapide de 5000 mètres. Elle était prête à faire plus mais, vu son âge, on pensa plus sage de la dissuader...

Il y a déjà une longue liste de femmes prêtes à participer à la compétition de l'année prochaine.

□

Alain Bernard



Abha félicite une des championnes